

## *Les géographes et la nature aujourd'hui : un point de vue sans conclusion*

(GEOGRAPHERS AND NATURE TODAY : A VIEWPOINT  
WITHOUT CONCLUSION)

Nicole MATHIEU\*

### Introduction

Ce n'est pas tâche facile d'être en position de « texte final » du dossier « Les géographes et la nature : regards nouveaux » issu de la journée d'études de l'AGF le 29 septembre 2018. Il y a en effet comme une contradiction entre les deux enjeux qui justifient sa présence au sein de ce numéro du BAGF. C'est d'une part le besoin de réagir – en la nuancant – à la première phrase de l'appel à communication que reprend Bertrand Sajaloli dans son introduction : « *Longtemps la nature fut ignorée ou contournée par la géographie* ». Ainsi, ce ne serait qu'à partir des années 1990 que, par étapes liées aux enjeux environnementaux et à la thématique des risques, on observerait, en géographie, un retour à la « nature » qui ne serait « plus tenue à distance », si bien qu'aujourd'hui émergeraient de « nouveaux regards » de géographes sur la nature dus à un renouvellement de ses « objets » lui-même adossé à l'usage de « nouveaux outils ». Or, de mon point de vue, « la question de la nature » n'est en rien « nouvelle » pour la géographie si l'on se réfère à l'histoire longue de son épistémologie. En effet, la relation hommes/milieux est un des paradigmes qui la distingue des autres sciences sociales, en particulier de la sociologie, la mettant parfois en concurrence/connivence avec l'anthropologie et l'écologie. Elle n'est pas non plus si nouvelle si l'on examine les pratiques de recherche de géographes, certes longtemps minoritaires et pas toujours académiques, qui ont tenté et tentent encore de réactiver la dimension d'interdisciplinarité interne entre le « physique » (les matérialités) et « l'humain » (le « social » et « culturel ») de cette discipline et de théoriser avec d'autres sciences de la nature et de la société les démarches et méthodes permettant d'articuler « natures et sociétés ».

\* Directrice de Recherche, UMR 7533, LADYSS - Laboratoire Dynamiques Sociales et recomposition des espaces – Courriel : Nicole.Mathieu@univ-paris1.fr

Le deuxième enjeu est en apparence à l'opposé du premier : « conclure » le colloque après avoir entendu et lu toutes les communications puis après avoir étudié de près les dix communications sélectionnées pour ce numéro du BAGF de sorte à en évaluer le caractère « nouveau ». Avec mon expérience de recherche et une posture théorique bien établie sur la question de la nature dans les sciences sociales, vais-je pouvoir reconnaître ce « renouvellement » dans l'« effervescence disciplinaire » qui se manifeste dans cette génération de géographes, comme l'affirme Bertrand Sajaloli ? Leurs regards « *strictement géographiques ou bien associés aux autres disciplines* » sont-ils innovants, voire inédits, du seul fait qu'ils font de la nature « un objet géographique » ? Révèlent-ils un « regain épistémologique des liens nature-géographie » ou – comme je le préconise – de la « relation habitants/milieux » ? On comprend donc mon embarras devant la difficile conciliation de ces deux objectifs qui risquent de ressusciter l'éternelle et vaine querelle des « anciens » et des « modernes ».

Faisant l'hypothèse qu'il y a un lien entre l'approfondissement de ce qu'apporte cette nouvelle génération au renouvellement épistémologique et des pratiques de recherche en géographie à « la question de la nature aujourd'hui » face à l'utopie politique du développement durable et le récit épistémologique de mon expérience de cette même question, il me semble possible de les relier, en tentant comme l'annonce Bertrand Sajaloli de « *replacer cette effervescence disciplinaire dans le temps long de l'histoire de la pensée géographique sur la nature* ». Aussi, dans un premier temps, je développerai les raisons pour lesquelles la question du rapport entre l'humain et le naturel n'est pas nouvelle en géographie, du moins pour certains géographes d'hier et d'aujourd'hui auxquels je me rattache. Dans l'enseignement universitaire en particulier, leurs travaux me semblent plutôt ignorés, sous-estimés, voire rejetés ou du moins très récemment redécouverts et exhumés. Puis, dans un deuxième temps, je confronterai ce point de vue aux dix articles sélectionnés en orientant cet exercice critique de façon à mettre en évidence et ce qui apparemment conforte un diagnostic réservé plutôt *a priori* et ce qui, au contraire me semble des pistes véritablement « nouvelles » susceptibles de participer à la production d'une « connaissance soutenable » [Frodeman 2014] à la hauteur des crises écologiques, climatiques, sociales et politiques qui marquent et marqueront le XXI<sup>e</sup> siècle.

### 1. Mon histoire épistémologique du rapport des géographes à la nature

C'est en m'appuyant sur l'ego-histoire de la construction de mon rapport épistémologique à la géographie que je tenterai de montrer que La question de la nature aujourd'hui [Mathieu & Jollivet 1989] a été et est toujours une préoccupation centrale pour certains géographes, longtemps peu nombreux il est vrai, en dialogue avec les sciences de la société et les sciences de la nature.

Comme je l'ai déjà dit dans l'entretien mené par Marie Claire Robic et Olivier Orain pour l'histoire de la géographie au CNRS [Orain & Robic 2007], c'est Philippe Pinchemel qui ouvrit mon goût et forgea ma pensée pour une géographie « recentrée » sur la relation entre « naturalité », « humanisation » et le concept dominant à l'époque de « spatialité »<sup>1</sup> [Pinchemel & Pinchemel 1988, 2005]. Il est dommage que ce géographe qui fut, entre autres initiatives pionnières, découvreur et éditeur de Éric Dardel [Dardel 1952/1990] proposant le concept de « géographicités » en 1952, ainsi que créateur de la commission Histoire et épistémologie de la géographie à l'UGI ne soit cité par aucun des géographes traitant aujourd'hui de « nature ». C'est ignorer les efforts faits dès l'après 68 pour maintenir, avec Georges Bertrand, le lien entre géographie humaine et géographie physique, en somme pour réhabiliter la géographie comme science de « relation » entre le « physique » et le « social ». D'où son intérêt au sein du Comité de rédaction de *L'Espace Géographique* pour les pionniers de ce regard nouveau sur la nature que proposait Augustin Berque avec le concept de médiance [Berque 1990] et la mésologie qui l'a conduit à celui d'anthropocène ainsi qu'à celui de Jean-Paul Ferrier opposant au « contrat naturel » de Michel Serres, selon lui peu ancré sur La face de la terre, le « *contrat géographique ou l'habitation durable des territoires* » [Ferrier 1998].

L'influence de P. Pinchemel sur ma posture de géographe s'est donc très tôt manifestée comme le montre cet extrait d'une table ronde organisée à *Esprit*, « La géographie et la mesure de l'homme », où je déclare : « *On peut à juste titre associer le renouveau de la géographie au phénomène de mondialisation. C'est cependant insuffisant puisque conjoncturel. Par essence cette discipline pense conjointement l'universel et le singulier. Avoir pu préserver le particulier, le concret, si décrié dans une période ouvertement universalisante voire totalitaire, et offrir une science de l'universel concret, correspond à l'éthique en cours* » [Chamussy & al. 1988, p. 91]. Déclaration sur laquelle Jean-Paul Ferrier rebondit aussitôt : « *l'écologie interroge la nature et la géographie interroge l'interface nature-culture* » [op. cit. p. 91]. C'est grâce à l'ouverture d'esprit de P. Pinchemel et à sa quête inlassable de conceptualisation que ma culture géographique s'est enrichie des écrits de géographes qui affrontaient le problème des interrelations hommes/natures dans toutes leurs dimensions : comme le fait Deffontaines y compris dans la vie quotidienne avec *L'homme et sa maison* [Deffontaines 1974] mais aussi Maximilien Sorre dont le concept de « complexe pathogène » [Sorre 1933] réveillait pour moi celui de « milieu urbain » comme celui de « genre de vie » dont il met à l'épreuve la « valeur actuelle » [Sorre 1948] se heurtant à la difficulté d'énoncer les rapports hommes/nature dans le milieu des villes émergentes... En effet, à l'instar de

<sup>1</sup> Ce sont ses termes ou plutôt ce qu'il appelait les « concepts » de la géographie dont ces termes faisaient partie.

Marie-Claire Robic qui succéda à P. Pinchemel pour orienter la recherche sur l'histoire et de l'épistémologie de la géographie française, j'ai toujours accordé une extrême attention aux concepts que j'utilisais et aux glissements de sens et modifications sémantiques qu'ils subissaient au fil du temps et du changement des contextes politiques, écologiques, économiques et sociaux. Que signifie le passage du concept de milieu à celui d'environnement [Robic 1992] ? Pourquoi l'émergence et l'injonction dominante de la « protection de la nature » puis du « développement durable » – et aujourd'hui de la lutte contre l'érosion de la biodiversité et le réchauffement climatique – ne s'accompagnent-elles pas d'un solide renouvellement du paradigme géographique : le « rapport homme-nature » [Robic 1992, Robic & Mathieu 2001] ? Ce travail conceptuel avec les anciens comme avec les plus jeunes géographes est à l'origine du concept de « mode d'habiter » que j'ai forgé pour donner autant de poids aux « matérialités » et/ou « naturalités » qu'aux « humains » et/ou aux « gens » habitant de « spatialités » qui comportent elles-mêmes des « éléments naturels » biologiques et abiotiques sur lesquels ils agissent – d'où le terme « anthropisé » voire « anthropocène »- mais qui, dotés d'autonomie, continuent à leur échapper.

Il me semble avoir ainsi montré que dès la fin des années 1980 on peut noter une « effervescence disciplinaire » qui s'empare d'un petit nombre de géographes pionniers. Loin de « tenir la nature à distance », ils s'efforcent de lutter contre la séparation entre géographie physique et géographie humaine ainsi que contre ceux qui, rejetant la « physique » hors de la discipline, affirment que la géographie ne peut être que « sociale » voire « théorique et quantitative » ce qui laisse peu de place à la modélisation des interactions hommes/milieus [Mathieu & Guermont 2014]. Pour ma part, engagée dès mon entrée au CNRS dans la « géographie rurale » qu'on rattache sans le discuter à la géographie humaine, je n'ai cessé d'apporter ma pierre de géographe à la question des relations et/ou interactions hommes/milieus. Introduire le concept de « nature », distinct de celui d'environnement lui-même distinct de la question de l'environnement [Mathieu 1997] a toujours été pour moi un impératif épistémologique. De même celui de tenir compte des catégories « physiques » et des avancées des géographes physiciens : ceux de la géochimiste systémicienne Tatiana Muxart et de ses collègues Armelle Billard et Claude Cosandey du laboratoire de géographie physique, la biogéographe Marianne Cohen qui fut et reste ma compagne de route dans le combat pour une « interdisciplinarité interne » de la géographie [Mathieu 1992] et qui s'applique à instruire la relation des éleveurs, agriculteurs voire urbains à la biodiversité, aux animaux et au changement climatique [Cohen 1997, 2003] autrement dit à toutes les natures de la nature, le géomorphologue Daniel Delahaye investi auprès d'agriculteurs sur les problèmes d'érosion des sols et d'inondations dans le pays de Caux et qui dirigea plusieurs thèses entre géographie physique et sociale comme celle de Sébastien Caillaut.

De ces combats menés tout au long de ma carrière de chercheur je ne retiendrais que ceux qui nuancent la vision historique et épistémologique des liens nature-géographie dans l'appel à communication. Tout d'abord en ce qui concerne la relation qui y est établie entre « nature » et « rural ». En 1986, lors du colloque de l'ARF dont j'étais responsable en collaboration avec son président Marcel Jollivet, le titre choisi fut précisément « La nature et le rural », ceci avec la ferme intention non seulement d'y attirer les écologues dont Jean-Claude Lefeuvre qui luttait contre l'exclusion de « l'homme » dans sa discipline, l'écologie scientifique, mais aussi les géographes physiiciens dont Georges Bertrand qui fit la conférence inaugurale. Dans l'ouvrage qui en est issu [Mathieu & Jollivet 1989], le titre exprime plus clairement la nécessité de dépasser le glissement du terme de rural à celui d'environnement et de poser frontalement « la question de la nature » dans les sciences sociales en conjonction avec les sciences de la nature. Le lecteur trouvera d'ailleurs dans l'introduction une critique sévère de l'assimilation des notions de « campagne » et de « paysage » à celle de « nature » ou d'« espaces naturels » dans la mesure où n'y sont pas énoncées et approfondies les « natures » que ces préconcepts recouvrent. De même, dans la conclusion, ce laxisme scientifique est dénoncé à propos de ce qu'on appelle « espaces verts » dans la ville – le vert étant synonyme de nature –, tandis qu'une orientation similaire à ce qui a été tenté pour le rural est proposée à savoir de repenser la ville par la nature au lieu de la penser hors nature (ou hors sol) et de réintroduire dans l'« urbain » le concept de « milieu » qui implique non seulement les composantes physiques avec leurs dynamiques de cet ensemble de lieux mais aussi les représentations et les pratiques de la nature de ceux qui les habitent au sens écologique de l'habitat.

On en vient donc à ce qui est dit du rapport nature-géographie urbaine et à ce supposé « nouveau » combat qui, en toute logique, me fit passer du champ de ruraliste à celui des études urbaines, de « la nature et le rural » à « la nature et l'urbain ». Partant du constat que dans les représentations sociales dominantes la ville, milieu technique, artificialisé, anthropisé est par essence « hors nature », je me suis attachée à démontrer voire à prévoir un renversement – rupture voire mutation idéologique – de cette représentation qui serait consécutive à l'aggravation des effets des crises écologiques (pollutions et problèmes de santé, îlots de chaleur et surmortalité, sensibilité accrue aux événements extrêmes etc.). Mais comment faire admettre aux géographes urbains et aux urbanistes, ceci dès la fin des années 1980, que « natures » et villes ne sont pas des concepts contradictoires, qu'il faut « repenser l'effacement de la nature en ville » [Blanc & Mathieu 1996], que « repenser la nature en ville, [est] un enjeu pour la géographie » [Mathieu 1999 au Festival International de Géographie de Saint Dié publié en 2011 dans Robic & al]. Encouragée par J.-M. Legay, alors rédacteur en chef de *Nature Sciences Sociétés* et promoteur d'un nouveau sens, biologique, de l'écologie urbaine, je

propose au PIR<sup>2</sup> Villes un projet de recherche en interdisciplinarité avec des écologues spécialistes de la « blatte urbaine » [Mathieu & al. 1997]. Ce choix d'un élément naturel – un animal « sauvage », insecte noir à reproduction invasive et qui pullule dans les buildings de New York et partout dans les immeubles collectifs, dont le nom populaire de cafard renvoie aux affects de ceux avec qui il cohabite ... – est significatif. Réintroduire l'idée de nature dans la ville suppose de lutter contre les stéréotypes du style le vert, la toiture végétalisée, les pots de fleurs dans les gares qui « remettent du naturel dans la ville ». Ce qui est le plus difficile à penser pour les habitants, comme pour les politiques voire les scientifiques, c'est que les constructions sociales de la nature empêchent de penser les natures telles qu'elles sont et telles qu'elles changent dans les lieux et milieux dont elles font partie et où elles interviennent dans le temps. Choisir un animal qui n'est pas un animal pour les gens, comme l'a démontré notre enquête, nous oblige à repenser ce qu'est le rapport humains/natures aujourd'hui. D'abord pour tester l'hypothèse que tout lieu ou milieu qu'il soit urbain ou rural, de plaine ou de montagne, maritime ou continental... est fait de « natures » de dynamiques physiques biologiques et abiotiques en interactions et que ces « parties » de nature, les blattes autant que les plaques de pierre sensibles au gel qui recouvrent l'opéra de la Bastille, révèlent des différences de combinaisons entre leur « naturalité », leur « humanisation » et leur « spatialité ». Ce choix m'a conduit aussi à repenser le « social » et/ou le rapport « sociétés/natures » parallèlement à la critique du concept de paysage inefficace pour faire émerger un regard pertinent sur les Nouveaux rapports à la nature [Papy & al. 2012] en tout lieu quel que soit son degré et/ou type de naturalité. Du côté « humains » de la relation, il a contribué à consolider une démarche fondée sur la connaissance des représentations et des pratiques de la nature – de chaque individu/habitant dans ses familles et ses collectifs – avec leurs dynamiques, leurs décalages et leurs contradictions. Dans un article paru dans le *BAGF* en 2000 [Mathieu 2000], j'ai posé les bases du concept – anti Descola – de « culture de la nature » indissociable de celui de « mode d'habiter » pour commencer à instruire scientifiquement cet « universel concret », étoile de la discipline, qui implique un retour à la connaissance des lieux dans toutes leurs dimensions et interactions physiques conjugué avec un retour à la connaissance du rapport des individus à tous les lieux qu'ils habitent du point de vue de l'effectivité de leur imaginaire et de leurs actes sur la physique de ces lieux. Plusieurs articles postérieurs affinent et précisent le contenu de ces deux concepts, leur valeur heuristique et leur utilité sociale [Mathieu 2014, 2016]. Mais ce sont les géographes dont j'ai dirigé la thèse qui ont été le plus loin dans leur application à des terrains concrets et dans leur apport à la question générale des rapports habitants/natures. Les travaux de Wandrille Hucy sur *Vivre et habiter la ville au naturel* et de Lucile Grésillon sur *Sentir*

<sup>2</sup> Programme interdisciplinaire de recherche

*Paris* méritent d'être cités en exemple. Le premier pour avoir tenté dans sa thèse de distinguer et de modéliser les types de nature présents dans la ville de Rouen [Hucy 2002] ainsi que pour avoir, ensuite, conçu et décliné le concept d'« habitabilité » des milieux urbains qui renvoie aux « lieux » habités comme aux « gens » qui les habitent [Hucy 2006]. Quant à Lucile Grésillon, qui aujourd'hui a quitté l'université pour s'installer comme « géobiologue », elle a cherché, à travers le prisme de l'olfaction, les facteurs explicatifs aux sensations émotionnelles et hédoniques éprouvées dans trois « lieux » parisiens dont elle a expérimenté la valeur du point de vue du bien-être de chaque individu qui les habitent (en y résidant, en y travaillant, en s'y déplaçant et en y cohabitant avec les autres). Les titres de sa thèse [Grésillon 2005] et de l'ouvrage qu'elle en a tiré [Grésillon 2010] ne diffèrent que par le remplacement de « valeurs » par « matérialité » des lieux. Pour les deux, mode d'habiter et habitabilité des lieux sont instruits au croisement de disciplines, avec des architectes et des écologues pour le premier, avec la formation d'urbaniste et le dialogue avec les neurosciences pour la deuxième.

## 2. Quelle conclusion tirer de l'actuelle effervescence disciplinaire sur la nature ?

Il est temps de revenir aux dix articles rassemblés dans ce dossier qu'il me faut « replacer » dans cette histoire personnelle de la géographie sur la question de la nature. Sur les 21 auteurs de cette nouvelle génération censée porter un regard nouveau sur la nature, un seul est historien et nous fait remonter, avec Jean Brunhes et Pierre Deffontaines, le temps où la géographie, selon ma terminologie, pratiquait naturellement une « interdisciplinarité interne » à la géographie. Les autres sont géographes et sans doute plutôt jeunes : 2 sont professeurs d'université et 2 en CPEG de lycées, la majorité (12) est maître de conférences rattachés à des UMR de « géographie physique » ou traitant d'« environnement » ou de « ruralité », 4 sont doctorants ou jeune docteur et chercheur associé, 1 géographe de formation est ingénieur de recherche à l'INRA. Ne connaissant les travaux que pour six d'entre eux, il m'a été difficile de tester une hypothèse à savoir que le statut des auteurs et leur appartenance à un groupe de recherche affichant des compétences spécialisées (géographie physique, géographie de l'environnement, divers courants qui ont divisé l'ex « géographie humaine » (rurale, urbaine, sociale, culturelle...) joue un rôle dans la place – innovante ou non – de la géographie dans le champ ouvert par les « crises environnementales » avec leurs « transitions » associées et l'utopie du développement durable qui marque les agendas des sphères politique et scientifique.

Le plaisir de la découverte et l'irrésistible envie de dialoguer avec les auteurs, ne serait-ce que pour leur faire part de mes désaccords mais aussi de mes enthousiasmes ont donc accompagné mes lectures et relectures. Mais les

articles ont reçu l'imprimatur et seront publiés quels que soient mes commentaires sur chacun d'eux. Il me faut donc aller au-delà de l'exercice classique d'un évaluateur d'articles et tenter d'organiser cette dite « conclusion » sur des interrogations qui permettent, non pas de les classer, mais de faire émerger des réponses transversales qui les englobent tous et ouvrent la réflexion sur l'avenir de notre discipline dans les questions brûlantes et controversées liant Sciences Nature et Sociétés<sup>3</sup>.

### 2.1. Première question : que peut-on dire sur la culture géographique de cette génération ?

C'est à travers leurs mots-clés et surtout leurs références – géographiques et non géographiques, anglophones ou francophones ainsi que leurs dates – que les auteurs se découvrent et révèlent leur horizon culturel. Ils m'ont servi d'indicateurs pour cerner les courants de pensée géographique que ces auteurs connaissent et, en les reliant au contenu de chacun de leur texte, pour identifier quels sont ceux qui ont leur préférence et auxquels on pourrait les rattacher. Mais à défaut d'un travail méthodique sur ces « données » – mots clés et références – mes réponses à la question sont encore quelque peu subjectives, plus qualitatives que démonstratives. Ce qui à première vue me frappe c'est, à quelques exceptions près, la faible importance des références datant d'avant les années 2000. Ainsi la culture géographique de la plupart des auteurs ne semble pas se nourrir dans le capital de longue durée de la discipline ne serait-ce que pour la discuter ou y opposer son propre choix<sup>4</sup>. Les auteurs qui ont marqué mon récit sont absents – comme les Pinchemel, je l'ai déjà dit, Sorre et Deffontaines mais aussi J.-P Ferrier et Tatiana Muxart –, rarement cités comme Dardel [Sajaloli & Grésillon] voire A. Berque, M. Cohen et M.-C. Robic dans leurs premiers travaux. Georges Bertrand est souvent mentionné mais surtout par les géographes physiiciens tandis que les géographes « sociaux » – reprenant au politiquement correct le terme « acceptabilité sociale » – ne semblent pas connaître les efforts faits par une génération – controversée – pour relier faits de nature et faits sociaux. La volonté de légitimer son point de vue en appuyant son argumentation en se référant à des « maîtres » me paraît plus évidente chez les physiiciens [Dufour & Lespez], quand il y a équilibre entre biogéographe et géographie humaine [Sajaloli & Grésillon] ou quand le sujet de l'article l'exige [Crouteix & Guyot citant de Martonne, Febvre, Doumenge et Bonnemaïson sur le thème de nature et insularité ; Sierra, Marchand & Benhammou citant de Martonne et Prenant sur la « géographie animale »]. De ce premier constat je tire, pour moi-même, que j'ai sans doute sous-estimé le rôle pionnier d'un Paul

<sup>3</sup> Les titres des ouvrages de l'écologue Christian Lévêque devraient être un appel pour les géographes à entrer dans ce débat [Lévêque & al. 2004, Lévêque 2017].

<sup>4</sup> Mais, sans doute, la pression de l'actualité scientifique inhérente aux règles d'évaluation des travaux scientifiques, n'est-elle pas étrangère à cette constatation !

Arnould, largement cité, dans cette longue bataille des géographes pour tenter de théoriser l'articulation entre le physique et le social. Quant aux très nombreuses références géographiques postérieures à 2000, il est plus difficile de les commenter. Je me limiterai à quelques remarques. Le fait que le Manifeste pour une géographie environnementale [Chartier & Rodary 2015] soit cité par presque tous les auteurs ne me semble être associé que très superficiellement à la clarification des préférences épistémologiques que devrait afficher chaque auteur. En revanche, j'aurais aimé que la prédilection de certains auteurs pour les géographes anglophones soit plus explicitement fondée : est-ce pour répondre aux normes actuelles des évaluations ou est-ce vraiment parce que la *Political ecology* ou la *Landscape ecology* renouvellent en profondeur la question de l'articulation des « matérialités » et/ou « naturalités » avec l'action humaine qui a donné l'école française d'« écologie humaine » ? Mais sur l'enjeu d'articulation de faits de nature et de faits sociaux mis en question, le capital culturel à mobiliser ne peut pas se limiter à la géographie. Comme je l'ai évoqué dans mon récit les concepts de « nature » d'« environnement », de « paysage », de « milieu » voire d'« habitat » mobilisent et ont mobilisé plusieurs disciplines de sciences de la société comme de sciences de la nature (sociologie, ethnologie et anthropologie, écologies, agronomie, économie et science politiques, histoire...). Ceci au point que des programmes interdisciplinaires ont été créés par le CNRS (PIREN, PEVS)<sup>5</sup> dont on trouve la trace dans l'ouvrage dirigé par Marcel Jollivet [Jollivet 1992] et dans celui de Tatiana Muxart [Muxart & al. 2003] ; de nouveaux concepts ont été créés comme celui d'« anthroposystème » [Lévêque & al. 2000] ; enfin qu'une revue *Natures Sciences Sociétés* en a fait la ligne éditoriale dans laquelle je me suis engagée – sans grand succès – pour qu'une certaine géographie réactivant son interdisciplinarité interne soit reconnue au sein de cette « communauté » interdisciplinaire française et au-delà, dans la géographie universitaire et internationale.

Étonnamment je ne trouve de traces profondes liées à cette effervescence interdisciplinaire que dans les articles de « géographes humaines » [Petit & Almaric] dont les références aux autres disciplines, la recherche conceptuelle (décalage entre représentations de la nature et pratiques sur les lieux et milieux) sont révélatrices d'un désir de renouvellement de la vieille question de l'identification des rapports hommes/natures à l'aune des problèmes d'aujourd'hui et de demain. En revanche, les citations abondantes de philosophes et d'anthropologues en particulier de Descola, me semblent tenir plus à un effet de mode qu'à une véritable évaluation de leur pensée du point de vue de la discipline géographique. Cela traduit une certaine inculture, d'autant qu'en citant Descola par exemple, ces auteurs semblent ignorer les

<sup>5</sup> Programme Interdisciplinaire de Recherche sur l'Environnement, Programme Environnement Vie et Sociétés

débats et remises en cause que sa théorie suscite au sein même de l'anthropologie [Friedberg 2007].

**2.2. Deuxième question : adjoindre de nouveaux objets pensés naturels garantit-il le renouvellement de la géographie et son apport à la question du rapport humains/natures ? Ou autrement dit : le « regard » des géographes sur la nature est-il heuristique quand il se porte sur de nouveaux « objets de nature » ?**

Avant de répondre à la question sur la base des articles du dossier, que le lecteur me permette une remarque impertinente. Comment ne pas considérer comme une tautologie ou une provocation l'intitulé de la question à l'agrégation de géographie 2018 et 2019 que reprend le titre de l'ouvrage apparu dans plusieurs références « la nature, un objet géographique » [Moriniaux 2017] ? C'est mettre entre parenthèse la dimension biologique et abiotique de la géographie comme si seuls les écologues, les philosophes et les anthropologues avaient une légitimité pour traiter et de la nature, de la place que l'homme y tient et de ce qu'il en fait. C'est accepter sans discussion la fameuse dichotomie « culture/nature » qui assigne les individus et les sociétés occidentales à ne pas comprendre le lien entre ce qu'ils connaissent de la nature et ce qu'ils en font, leurs « cultures de la nature ». C'est le refus de cette division qui à mon sens devrait s'affirmer en géographie en privilégiant la relation ou les interactions entre ces deux dimensions, l'idéal et le matériel, [Godelier 1984] comme le tente Sandrine Petit pour les agriculteurs dans ce dossier.

Ainsi, à l'instar de Philippe Pinchemel qui m'affirmait, lors d'un de nos déjeuners à côté de l'Institut, que le géographe devrait s'intéresser aux microbes et autres particules vivantes ou inertes qui imprègnent l'air du métro et du milieu urbain, tous les objets de nature sont géographiques parce que « concrets » et localisés. Mais le propre de la géographie est d'instruire la relation de ces éléments naturels – La face de la terre – avec la pensée et les actes « géographiques » des humains qui l'habitent et la marquent.

C'est donc au travers de ce filtre que j'ai examiné les articles qui, pour moi, s'inscrivent dans la rubrique « nouveaux objets » même si certains, soit revendiquent, autour de l'objet « animal », leur appartenance à la rubrique « épistémologie » [Sierra & al.], soit, en esquissant une « biogéographie spirituelle » de l'objet « nature » ont, de fait, une forte tonalité épistémologique [Sajaloli & Grésillon].

Certes la « trame noire », comme auparavant les « corridors écologiques », les trames vertes et bleues, ou encore plus avant les « ceintures vertes », les « espaces verts », sont des termes nouveaux qui sont entrés « naturellement » dans le vocabulaire de la géographie. Mais suffit-il d'importer ces mots pour que la discipline les instruisse comme « objets de nature » à la hauteur de ses

particularités et compétences scientifiques, qu'il s'agisse des manières « objectives » de les étudier (les différentes branches de la géographie physique : biogéographie, hydrologie, géomorphologie, climatologie...), ou de valoriser les concepts qu'elle utilise pour mettre en relation « sujets » et « objets » (espace vécu, représentations et pratiques de la nature, cultures de la nature...). Ces prétendus concepts ont d'ailleurs pour origine les « disciplines » de l'action politique, l'« aménagement du territoire », avec ses corollaires : l'urbanisme, l'architecture, les paysagistes..., qui ont eu et continuent à avoir du mal à intégrer les questions de nature et d'environnement, à penser la nature comme un ensemble de « natures » en interactions entre elles et avec les humains. C'est la raison pour laquelle les politiques et actions territoriales ont mis et mettent encore souvent la nature « hors territoire » ordinaire en particulier urbain. Ainsi, la politique de « protection de la nature » peut être interprétée comme un ensemble de délimitations et de réglementations des zones<sup>6</sup> consacrées à la « vraie » nature du sauvage, de la biodiversité, du paysage, de la « belle nature ». Dès lors, ne faut-il pas que les géographes qui s'emparent de ces « objets du politique » dits « naturels » réfléchissent la relation qu'ils établissent entre ceux-ci et les théories proprement géographiques. Mettre au jour la distribution géographique des communes qui s'approprient la lutte contre la pollution lumineuse, n'est-ce pas s'inscrire dans une tradition de géographie sociale et d'aménagement qui ne cherche pas à introduire la nature en tant que telle dans leur argumentaire ? Et, ce faisant ces géographes « socio-spatiaux » pensent-ils qu'ils ont clarifié la place que tenait la nature (mais quelles natures ? matérielles ? idéelles ?) dans la décision des « acteurs du territoire » ?

Ma réaction est semblable concernant l'article sur le *Rewilding*. Il est, certes fort intéressant et particulièrement bien documenté sur cette histoire de l'ensauvagement et du ré-ensauvagement de l'Europe. Mais, outre que les auteurs ne mettent pas en cause la définition de la « nature sauvage » où l'on pourrait ranger les blattes et les punaises, ils sortent difficilement d'une tradition de la géographie humaine (et peut-être de la *political ecology*), à savoir d'une géographie critique de l'écologie du point de vue de la géographie sociale. Cet examen critique de la pensée et de l'action écologique, de ses clivages et de ses contradictions, de « l'approche patrimoniale de la conservation » et de « l'idéalisation de l'arbre et du reboisement spontané » est certes d'autant plus remarquable qu'il s'appuie sur des références géographiques francophones et anglophones ainsi que sur de nombreuses disciplines dont l'anthropologie. Mais là encore je me demande si l'état des lieux critique des postures scientifiques sur cet « objet de nature » qu'est le *rewilding* – objet d'investigation cher aux sciences sociales – participe du renouvellement du rapport de la géographie à la nature. On ne peut pas dire que

<sup>6</sup> Espaces ou milieux dans le langage géographique

ce fut le cas dans les années 1970-80 quand les géographes – en concurrence avec la sociologie – firent des parcs « naturels » régionaux et nationaux un objet d'étude privilégié. Et aujourd'hui quelles sont les avancées des géographes – et autres sciences sociales – dans l'instruction théorique et finalisée du problème : « Quelles natures » soutenables dans l'aménagement du Grand Paris ?

Au fond la réponse à la question que j'ai posée ci-dessus était déjà dans cette même question. Car tout au long de ces lectures il ne s'agissait pas pour moi de juger le bien fondé et la qualité des recherches qu'elles donnaient à lire, mais d'identifier les réflexions, les démarches, les problématiques plus que les objets, qui sont le signe d'une progression épistémologique et de l'apport potentiel de la géographie à la question critique des rapports soutenables et/ou éthiques des humains à leur habitat terrestre.

**2.3. D'où la dernière question qui conclura mon texte : y-a-t-il un « regain épistémologique » de la géographie « tout court » selon l'expression de Marie-Claire Robic ? La réactivation de ses savoir-faire en physique conjugués à ceux de l'humaine peuvent-ils peser dans la construction d'un « sustainable knowledge » ?**

Ma réponse sur ce point est sans réserve : le titre même de la journée d'études du 29 septembre 2018 « Les géographes et la nature : regards nouveaux » a soulevé un souffle de réflexivité et de créativité dans notre discipline. Réflexivité épistémologique particulièrement vive des auteurs physiciens qui voient dans la réflexion sur le mot même de « nature » une opportunité et de faire le bilan des avancées théoriques et cognitives de leurs « spécialités » respectives (le biologique et l'abiotique), et de repenser la relation des « approches naturalistes en géographie » avec les sciences de la société y compris la géographie humaine. Tenir compte des dimensions matérielles de la nature est pour Simon Dufour et Laurent Lespez le cœur des compétences des biophysiciens. Mais, tout en étant conscients des tensions entre les spécialisations de la géographie physique et les difficultés rencontrées pour articuler leurs savoir à ceux des politiques et des autres scientifiques, naturalistes comme de sciences sociales<sup>7</sup>, ils aspirent à participer à la construction de ce « savoir soutenable » où la division « nature/culture » serait surmontée. Délaisant les critiques et les lamentations sur les « limites de l'intégration de la géographie comme science humaine » [Cruteix & Guyot-Téphany], la posture épistémologique de ces biophysiciens est tournée vers le futur de la recherche géographique. C'est par un renouvellement radical des

<sup>7</sup> Notons que ce constat rejoint celui des géographes « sociaux » sur la relation des naturalistes aux sciences sociales dans les îles et institutions phares de la Conservation [Cruteix, Guyot-Téphany]

questionnements<sup>8</sup> et un engagement dans la « co-construction » interdisciplinaire que seront progressivement résolues des « questions » articulant faits naturels et sociaux. Leur analyse d'un exemple de restauration des cours d'eau montre parfaitement qu'il y a interaction entre action de l'homme qui restaure et évolution inattendue du système naturel « restauré » qui a sa propre autonomie [Dufour & Lespez]. L'article des géomorphologues – passant en revue l'évolution des sciences de la « nature non-vivante » [Portal & Bétard] – ouvre aussi sur des perspectives positives pour la géographie. Prônant la reconnexion entre géographie et géosciences mais aussi la prise en compte de la nature abiotique – la « géodiversité » terme symétrique de la « biodiversité » dans la « géographie tout court » dirait M.-C. Robic, ces auteurs affirment clairement la nécessité de relier leurs « fondements conceptuels et leurs méthodes » à ceux des sciences sociales. Leur choix du champ de la « patrimonialisation » – point chaud des sciences sociales dont ils semblent ne pas connaître les controverses – est, de mon point de vue significatif du long chemin qu'il reste encore à faire pour retrouver une « interdisciplinarité interne » et les bons « chemins de traverse » entre nos deux géographies. En relisant le paragraphe que je viens d'écrire, je prends conscience de la fascination qu'a toujours exercée sur moi, qui fit « Normale Sup Lettres », celles et ceux qui brillaient d'intelligence dans la filière classée « Sciences ». Boulevard Jourdan comme rue d'Ulm, mes amitiés intellectuelles se nouaient certes avec historiennes et historiens<sup>9</sup>, de « lettres modernes ou classiques »<sup>10</sup>, et fortement avec les philosophes<sup>11</sup> mais elles étaient aussi fortes avec les « matheux » et les physiciens<sup>12</sup>. Tenue de passer le certificat de géographie, discipline qui m'était inconnue et que je n'avais appréciée qu'en seconde au lycée en tant que « géographie générale », ce furent incontestablement les géographes physiciens – Birot, Dresch, Rougerie et plus tard Péguy – qui soulevèrent mon désir d'apprentissage de la géographie tout en me rendant évidente que, vue ma formation littéraire, je ne serai jamais capable d'être une physicienne « d'excellence » – mais que je pourrai éventuellement atteindre ce qualificatif au sein des sciences sociales.

Je reviens donc à mon récit initial et je comprends pourquoi certains articles du dossier qui sont à ranger plutôt côté « géographie humaine » me semblent les plus innovants ou inventifs sur la question qui m'a occupée jusqu'ici : comment établir des passerelles entre cette géographie physique – qui a continué à me fasciner à travers les personnages comme François Morand à

<sup>8</sup> Ce qui me fait dire que la valeur heuristique de l'interdisciplinarité n'est pas dans l'objet « hybride » et/ou « intégratif » mais dans la « question » et/ou le « problème » qui oblige à penser et construire l'articulation entre des faits de nature discontinue, entre des savoirs distincts.

<sup>9</sup> Par exemple les Catherine Duprat et Vidrovitch mais aussi les Ulm rencontrés dans les séminaires d'histoire

<sup>10</sup> Viviane Regnot par exemple qui entra 1ère à l'école d'Athènes

<sup>11</sup> Alain Badiou alors très lié à Althusser

<sup>12</sup> Hadrien Douady qui connaissait Matieu, mon futur mari, depuis le lycée Lakanal, Jacques Haïnski qui jouait de la guitare

Cessières, Tatiana Muxart sur l'Aigoual, Marianne Cohen sur le Méjan, Daniel Delahaye en Pays de Caux... –, et les questions politiques et sociales des géographes humains qui font de la relation hommes/natures le cœur de leur « en quête ». En effet, qu'il s'agisse de Sandrine Petit, de Marion Almaric ou de Sajaloli/Grésillon, ces auteurs nous proposent une démarche qui pourrait déboucher sur une méthode. C'est à partir de points inconnus ou ignorés de la connaissance actuelle (*current knowledge*), à partir de « questions » auxquelles on ne peut pas encore répondre, à partir de « terrains » concrets observés si possible dans la longue durée que les points de vue disciplinaires et les données peuvent être croisés voire articulés en tenant compte des temporalités propres à chaque dynamique en interaction.

Dès lors, ne faut-il pas que les géographes physiciens reconnaissent que la créativité des géographes humains s'exprime principalement par un travail d'investigation et de conceptualisation : mise à l'épreuve des concepts de « représentations de la nature » distincte voire opposée à celui de représentation sociale et spatiale si chers à la géographie sociale et même culturelle ; réactivation du paradigme des « rapports à la nature » des habitants et des gens ordinaires confrontés aux décideurs et aux concepteurs de zones de rejets végétalisés par le concept de « mode d'habiter » [Almaric] ; test expérimental auprès d'individus censés avoir à faire avec la nature – les agriculteurs –, du concept de « cultures de la nature » associé à celui de « mode d'habiter » [Petit] ; introduction du concept de « sacré » [Sajaloli & Grésillon] qui pourrait être une clé particulièrement pertinente pour instruire le rapport représentations/pratiques de la nature dans la période actuelle où « religion » et « consommation » cohabitent dans l'indéfinissable de nos sociétés cosmopolites. Et, réciproquement, ne faut-il pas que les géographes humains soucieux de vérifier l'hypothèse que les différences de « représentations de la nature », elles-mêmes diverses et décalées, induisent des différences d'action – géographique – sur les lieux et les milieux, réalisent qu'ils ne pourront y parvenir sans connaître les « natures » de ces lieux dans leurs dimensions matérielles, biologiques et abiotiques et donc les avancées cognitives des sciences de la nature où une géographie physique engagée dans la question sociale du développement durable a toute sa place.

C'est donc cette tension des uns vers les autres, cette intelligence d'un moment historique où « crises » et « transitions », rapport « sciences/sociétés » « interdisciplinarité entre natures et sociétés » touchent toutes les disciplines qui m'empêche de conclure le dossier BAGF « les géographes et la nature » regards nouveaux ». Comment conclure ce qui est encore pensée de l'avenir ? « Il faut que », « il est nécessaire » sont des expressions qui traversent ce retour d'expérience sur les postures et pratiques de recherche passées et en cours. Une réflexion collective s'ouvre pour engager et consolider « un travail non seulement d'histoire mais aussi d'épistémologie [en faisant] une analyse fine des différentes dimensions couvertes par le champ de l'épistémologie (nature

et portée des théories et concepts, démarche méthodologique et valeurs de la démarche scientifique afin de rendre compte de manière générale du besoin de réflexivité exprimée [...] en géographie », Dufour et Lepez).

#### Références bibliographiques citées

- BERQUE, A. (1990) – *Médiance, de milieux en paysages*, Paris, Belin/Reclus, 161 p.
- BLANC, N. & MATHIEU, N. (1996) – « Repenser l'effacement de la nature dans la ville », *Le courrier du CNRS*, n°82, « Villes, Cités, Ciudades », pp. 105-107.
- CHAMUSSY, H., DURAND-DASTES, F., FERRIER, J.-P., GUERMOND, Y., MATHIEU, N. & SAINT-JULIEN, T. (1988), « La géographie et la mesure de l'homme », *Esprit*, décembre 1988, pp. 87-105 (table ronde organisée par Y. GUERMOND).
- CHARTIER, D. & RODARY, E. (2015) – *Manifeste pour une géographie environnementale*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 439 p.
- COHEN, M., MATHIEU, N. & ALEXANDRE, F. (1997) – « Modelling interactions between biophysical and social systems : the example of dynamics of vegetation in Causse Mejan, France », *Cybergéo*, n° 39, (communication au 10th European Colloquium on Theoretical and Quantitative Geography, September 6-10, 1997, Rostock, Germany), <https://journals.openedition.org/cybergeo/1551?lang=en>
- COHEN, M. (dir.), avec les contributions de S. Lardon, C. Friedberg, N. Mathieu & al., (2003) – *La brousse et le berger. Une approche interdisciplinaire de l'embroussalement des parcours*, CNRS Editions, 356 p. + cartes.
- DARDEL, E. (1990), *L'Homme et la Terre : nature de la réalité géographique*, Editions du CTHS, 200 p. (édition originale de 1952)
- DEFFONTAINES, P. (1972) – *L'homme et sa maison*, Paris, Gallimard, coll. géographie humaine 264 p.
- FERRIER, J.-P. (1998) – *Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Lausanne, Payot, 251 p.
- FRIEDBERG, C. (2007), « Par-delà le visible », *Nature Sciences Sociétés*, vol. 15, n° 2, pp. 167-176, <https://www.cairn.info/revue-natures-sciences-societes-2007-2-page-167.htm>
- FRODEMAN, R. (2014) – *Sustainable Knowledge. A theory of interdisciplinarity*, New York, Palgrave Macmillan, 127 p. (traduction française par GALMOT, A. à paraître, Quae/Indisciplines)
- GODELIER, M. (1984) – *L'idéal et le matériel : pensée, économies, sociétés*, Paris, Fayard, (réédition : Flammarion, "Champs", 2010), 352 p.
- GRESILLON, L. (2005) – *Sentir Paris. Bien-être et valeurs des lieux*, Thèse de géographie soutenue à Paris 1 sous la direction de Nicole Mathieu.
- GRESILLON, L. (2010) – *Sentir Paris. Bien-être et matérialité des lieux*, Paris, Quae, Coll. Indisciplines, 192 p.
- HUCY, W. (2002) – *La nature dans la ville et les modes d'habiter l'espace urbain : expérimentation sur l'agglomération rouennaise*, Thèse de géographie soutenue à Rouen sous la direction de Nicole Mathieu et Yves Guermond.
- HUCY, W., MATHIEU, N., MAZELLIER, T. & RAYNAUD, H. (2005) – « L'habitabilité des milieux urbains : un objet au croisement des disciplines » in N. Mathieu & Y. Guermond (dir.), *La ville durable, du politique au scientifique*, Paris, Inra Editions, coll. Indisciplines, pp. 237- 260.
- JOLLIVET, M. (dir.) (1992) – *Sciences de la nature Sciences de la société : Les passeurs de frontières*, Paris, CNRS Editions, 589 p.
- LÉVÊQUE, C. (2017) – *La nature en débat*, Paris, Le cavalier bleu, 184 p.

- LÉVÊQUE, C., PAVE, A., ABBADIE, L., WEILL, A. & VIVIEN, F.-D. (2000) – « Les zones ateliers, des dispositifs pour la recherche sur l'environnement et les anthroposystèmes - Une action du programme « Environnement, vie et sociétés » du CNRS », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 8, n°4, pp. 44- 52.
- LÉVÊQUE, C., VAN DER LEEUW, S. & REYNIER, I. (2004) – *Quelles natures voulons-nous ? : Pour une approche socio-écologique du champ de l'environnement*, Paris, Elsevier Masson, 324 p.
- MATHIEU, N. (1997) – « Temps de l'histoire de l'environnement, Temps des problèmes d'environnement : pour une théorisation des représentations et des constructions du temps dans les recherches interdisciplinaires en fonction de leur définition du concept d'environnement », in *Les temps de l'environnement*, Toulouse, Géode CNRS, pp. 117-122, publié dans le CD-ROM joint à *Les temps de l'environnement*, 2000, Toulouse Presses Universitaires du Mirail.
- MATHIEU, N. (2000) – « Repenser la nature dans la ville : un enjeu pour la géographie », *Actes du FIG de St Dié 1999*, Site web académique du FIG <http://xxi.ac-reims.fr/fig-st-die> et *Natures Sciences Sociétés*, vol. 8, n°3, pp. 79-80.
- MATHIEU, N. (2000) – « Des représentations et pratiques de la nature aux cultures de la nature chez les citadins : question générale et étude de cas », *BAGF*, vol. 77, n°2, pp. 162-174, [https://www.persee.fr/doc/bagf\\_0004-5322\\_2000\\_num\\_77\\_2\\_2160](https://www.persee.fr/doc/bagf_0004-5322_2000_num_77_2_2160)
- MATHIEU, N. (2011) – « Repenser la nature dans la ville : un enjeu pour la géographie », in M.-C. Robic, J.-L. Tissier et P. Pinchemel (dir.), *Deux siècles de géographie française. Une anthologie*, Paris, CTHS, pp. 456-459
- MATHIEU, N. (2014) – « Mode d'habiter : un concept pour penser les interactions hommes- milieux », in R. Chernokian & S. Robert (dir.), *Les interactions hommes-milieux. Question et pratiques de la recherche en environnement*, Paris, Quae, coll. Indisciplines, pp. 97-130
- MATHIEU, N. (2016) – « Cultures de la nature. Interroger les sociétés postindustrielles », in A. Choné, I. Hajek & P. Hamman, (dir.), *Guide des Humanités environnementales*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, pp. 265-275.
- MATHIEU, N. (2016) « Modes d'habiter. « Modes d'habiter », « cultures de la nature » : des concepts indissociables », in A. Choné, I. Hajek & P. Hamman, (dir.), *Guide des Humanités environnementales*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, pp. 567-581.
- MATHIEU, N., BLANC, N., RIVAUULT, C. & CLOAREC, A. (1997), « Le dialogue interdisciplinaire mis à l'épreuve: réflexions à partir d'une recherche sur les blattes urbaines », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 5, n°1, p. 18-30.
- MATHIEU, N., GUERMOND, Y. & HUCY, W. (2014) – « Modélisation et interdisciplinarité en géographie, une relation épistémique controversée », Colloque Géopoint 2014, Avignon 12-13 juin, Controverses et géographie, [http://www.groupe-dupont.org/ColloqueGeopoint/Geopoint14/Documents/GP14\\_PropositionsDebat\\_Web/GPI4-A3-2-Mathieu-Guermond-Hucy.pdf](http://www.groupe-dupont.org/ColloqueGeopoint/Geopoint14/Documents/GP14_PropositionsDebat_Web/GPI4-A3-2-Mathieu-Guermond-Hucy.pdf)
- MATHIEU, N. & JOLLIVET, M. (dir.) (1989) – *Du rural à l'environnement : la question de la nature aujourd'hui*, Paris, ARF Éditions/L'Harmattan, 354 p.
- MORINIAUX, V. (dir.) (2017) – *La nature, objet géographique*, Paris, Atlande, col. Clefs concours, Géographie thématique, 224 p.
- MUXART, T. VIVIEN, F.-D. VILLALBA, B. & BURNOUF, J. (dir.) (2003) – *Des milieux et des hommes: fragments d'histoires croisées*, Paris, Elsevier Masson, collection Environnement, 214 p.
- ORAIN, O. & ROBIC, M.-C. (2007), « Nicole Mathieu, un itinéraire en interdisciplinarité. Entretien », *La Revue pour l'histoire du CNRS*, n° 18, Automne 2007, p. 29-33

- PINCHEMEL, P. & PINCHEMEL, G. (1988) – *La face de la Terre*, Paris, Armand Colin, 519 p.
- PINCHEMEL, P. & PINCHEMEL, G. (2005) - *Géographes, une intelligence de la terre*, Paris, Éditions Arguments, 295 p.
- ROBIC, M.-C. (dir.) (1992) – *Du milieu à l'environnement. Pratiques et représentations du rapport homme/nature depuis la Renaissance*, Paris, Economica, 343 p.
- ROBIC, M.-C. MATHIEU, N. (2001) – « Géographie et durabilité : redéployer une expérience et mobiliser de nouveaux savoir-faire. », in M. Jollivet (dir.), *Le développement durable, de l'utopie au concept : de nouveaux chantiers pour la recherche*, Paris, Elsevier, pp. 167-190.
- SORRE, M. (1933) – « Complexes pathogènes et géographie médicale », *Annales de Géographie*, n°235, pp. 1-18.
- SORRE, M. (1948) – « La notion de genre de vie et sa valeur actuelle », *Annales de Géographie*, n°306 et 307, pp. 97-108 & 193-204.